



## Parcours anthropologiques

10 | 2015

Ethnographies du changement et de l'attachement

---

### Au-delà des épistémologies sédentaires

Les changements urbains au miroir de l'exil

Michèle Leclerc-Olive

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pa/443>

DOI : 10.4000/pa.443

ISSN : 2273-0362

#### Éditeur

Université Lumière Lyon 2

#### Édition imprimée

Pagination : 24-45

ISBN : 1634-7706

ISSN : 1634-7706

#### Référence électronique

Michèle Leclerc-Olive, « Au-delà des épistémologies sédentaires », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 13 octobre 2015, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pa/443> ; DOI : 10.4000/pa.443

---

# Au-delà des épistémologies sédentaires. Les changements urbains au miroir de l'exil<sup>1</sup>

---

*Michèle Leclerc-Olive*

CNRS, IRIS

« Pour certains de nos contemporains, non seulement l'humanité irait en se sédentarisant toujours davantage, mais la sédentarité, citadine et civilisée, serait le sens même de l'évolution humaine. »

*Pensées nomades, penser nomade*

M. Singleton

Cet article ne prétend pas soutenir un point de vue définitif sur les attachements urbains, ni même établir une thèse sur les besoins d'appartenance. Plus proche de l'essai que de l'article académique, je propose, à partir du rapprochement entre expériences biographiques de déterritorialisation et réflexions épistémologiques, un montage – au sens fort du montage cinématographique – de fragments, narratifs et théoriques, conçu pour donner à penser. Je prends ici la liberté de distinguer « instruire » et « donner à penser » (Arendt, 2007 : 94) : mettre au jour les impensés qui gouvernent nos discours académiques, ces postures fréquentes en sciences sociales qui reposent sur une série de croyances implicites, prétendument naturelles – notamment sur le temps et l'espace – et qui s'avèrent à l'examen historiquement construites. C'est à l'examen de certaines de ces évidences (selon lesquelles le changement est fréquemment abordé de manière négative) qu'est consacré ce texte. Non à leur renversement, mais à leur mise en lumière. Donner à voir, dénaturiser en quelque sorte, les schèmes de pensée « allant de soi », en montrant que ces attitudes épistémiques exercent une « *censure théorique* » (Didi-Huberman, Lambert et Niney 2008) qui formate les cadres de réception des expériences et des situations. Il ne s'agit pas de proposer des évidences alternatives mais d'inviter le lecteur à s'engager lui-même, à nouveau frais, sur les pistes de réflexion ainsi ouvertes qui conduisent à faire droit à l'événement sinon comme catégorie ontologique fondamentale, au moins comme catégorie biographique majeure.

Le champ dans lequel s'inscrit cette réflexion est traversé par de multiples tensions problématiques. Parler de changement urbain convoque en creux la ruralité et la sédentarité, parler d'attachement suppose qu'il puisse y avoir à l'inverse détachement, voire exil, ou attachement à plusieurs lieux, plusieurs

---

<sup>1</sup> Je ne différencierai pas ici exil et migration, même si ce choix est discutable. Mais je ne pense pas que cette distinction soit pertinente ici.

territoires. Par ailleurs, ces notions voisinent avec d'autres (routines, habitus, etc.) que l'on ne peut ignorer sauf à croire que celles d'attachement, d'enracinement, etc., sont parfaitement monosémiques et qu'elles visent des réalités clairement identifiées, de la même manière par tout le monde. La notion d'attachement, utilisée ici, veut saisir tout à la fois « ce à quoi nous tenons » et « ce qui nous tient ». Peut-être pourra-t-on s'autoriser un léger déplacement et accorder à l'attachement « ce qui fait lien » et « le lien que l'on fait », ce qui est ou était, et ce qui est fait ou en train de se faire : une double vision, donc, statique et dynamique. Plus encore, en s'intéressant aux situations urbaines qui font l'objet de destructions et/ou de réaménagements, l'attention se porte évidemment vers les processus de reconstitution ou de réparation des relations intimes avec le nouvel environnement, voire de deuil à l'égard des liens rompus. Autrement dit le terme attachement est retenu ici surtout pour son versant actif, ce qui introduit d'emblée une dimension temporelle et aléatoire qui ne peut disparaître des grilles d'analyse.

## EXPÉRIENCE-LIMITE COMME RESSOURCE MÉTHODOLOGIQUE

Les effets induits par des programmes de transformation urbaine, de réaménagements, voire de destructions d'habitat, sur les représentations et les pratiques des personnes concernées par ces changements, peuvent être analysés de diverses manières.

Le plus souvent, ils font l'objet d'études que j'appellerai « positivistes », non seulement parce qu'elles tentent de se limiter aux « faits », mais surtout, parce qu'elles ne mettent en jeu que des éléments et des arguments référés à l'objet lui-même. Tout comme on exploite des données statistiques pour confirmer une thèse sans se préoccuper de comparer les niveaux atteints par les variables utilisées sur un corpus alternatif (Leclerc-Olive, 2014).

On peut, pour échapper à ce soupçon d'insignifiance, plonger l'objet à étudier dans un dispositif comparatif où l'on étudie des couples comme (routine, enracinement) ou (attachement, ancrage) pour faire jaillir idées ou savoirs, de l'examen des similitudes et des différences.

Mais ces approches sont mal équipées pour traiter du changement. Dans cet article j'adopterai une troisième démarche, peut-être moins classique, mais qui me semble justifiée dès lors qu'il s'agit de « changement radical ». Elle comporte deux aspects : une dimension épistémologique en ce qu'il s'agit de revenir sur les croyances de sens-commun sur le temps, et une dimension heuristique en ce qu'elle propose d'examiner les situations sous analyse à partir d'un « passage à la limite ». Elle se situe au point de convergence d'une observation – postuler la continuité du temps est un handicap pour penser le changement – et d'un parti pris. Il convient d'en exposer succinctement l'argument (Leclerc-Olive, 2010 ; 2013). Cette posture engage une éthique ;

c'est même en fait, et à l'inverse, des considérations éthiques qui ont conduit à ces choix épistémologiques.

En effet, l'analyse positiviste des phénomènes sociaux performe, à travers ses résultats, une sorte de normalité qui renvoie dans le registre des « sans », toute expérience qui ne s'ajuste pas aux catégories mobilisées dans les interrogations du chercheur. Par exemple, à considérer que tout être humain aime à se définir par son origine, qu'il est habituel voire « normal » de vivre où on est né, ou à l'inverse de s'étonner des mobilités actuelles, on fait de tous ceux qui ne peuvent énoncer une appartenance permanente ou simple à un territoire, une « personne-sans ». « Nous vivons dans un monde où les populations et les individus ont de moins en moins de stabilité. Pour toutes sortes de raisons, politiques, économiques, culturelles ou autres, l'homme vit en déplacement. L'humanité est en dérangement, comme disent les Acadiens de leur *déportation*. Des peuples tout entiers sont déplacés, comme on l'a vu récemment au Kosovo, au Rwanda, en Tchétchénie ou en Afghanistan, pour des motifs qui ont trait aux violences géopolitiques les plus terribles, où la puissance et le territoire sont solidement arrimés, ne serait-ce que sous le concept militaro-économique de zone d'influence ou d'espace stratégique. Les lieux de l'homme ne sont plus fixes ni protégés. L'homme vit *désabrité*. » (Ouellet, 2003).

Les migrants sont en général l'objet d'épistémologies « sédentaires » qui ne les ignorent pas, mais qui décrivent leur situation à travers ce qui leur fait défaut : la figure du « sans-papier » est ici paradigmatique, parmi d'autres figures porteuses de négativité. Ce sont les figures du manque qui servent en général à qualifier les migrants. On se souvient de *La double absence* d'Abdelmalek Sayad (1999). Cette négativité épistémologique n'enlève rien à la fécondité de ces recherches, même si elles ne laissent pas entrevoir de changement possible. Certes, quelques auteures tentent d'échapper à cette seule négativité. Catherine Coquio évoque également (1999 : 382) « l'homme-sans », mais elle tente de repérer dans cette expérience les signes inchoatifs d'une possible positivité, les germes d'une émergence d'action proprement politique. « Ces figures du manque – manque d'argent, de papiers, de patrie, de métier, de maison... – recèlent une puissance de contestation politique, devenue visible aujourd'hui, quoiqu'incertaine encore ». Cette potentialité politique, Hannah Arendt (1993) l'avait pressentie en plaçant à l'« avant-garde » des sociétés occidentales la figure de l'apatride, du « réfugié » sans patrie et sans droit.

Par ailleurs, ces morphologies sociales orientent vers une pensée « détemporalisée ». Quand Kostas Axelos (2015 : 113) propose de substituer à la question « Qu'est-ce que le monde ? », « Comment le monde se déploie-t-il ? », il invite précisément à ne pas le rendre artificiellement statique. Certes, personne ne nie le devenir du monde. Cette « détemporalisation » ne prend pas la forme d'une négation du temps, mais celle, plus subtile, d'une

réduction des figures temporelles des phénomènes à un temps newtonien (ou kantien) qui leur reste extérieur, un temps absolu, continu, linéaire, homogène et vide, (Benjamin, [1940], 2000) où viendraient s'inscrire faits et événements (Leclerc-Olive, 2010). Mon propos est de montrer que d'autres figures du temps sont disponibles, plus à même de restituer le devenir, y compris lorsqu'il est traumatique.

Pour ce faire, je propose d'explorer les potentialités heuristiques apportées par un passage à la limite, en se déportant vers les expériences poussées à leur comble : quitter un quartier, voir disparaître son cadre de vie, n'est au fond qu'une version atténuée d'un exil, et le quartier quitté peut être regardé comme la patrie qu'il a fallu abandonner. Ces expériences-limites, inouïes, ne sont pas radicalement « autres » : elles amplifient, diffractent, rendent visible ce qui se donne dans tout changement, mais qui « passe », recouvert rapidement par les « réparations » qu'il appelle. Tout en revenant sur la « faible lueur » positive que Catherine Coquio ou Hannah Arendt arriment à ces approches « morphologiques » identitaire et catégorielle, (voir Maria Zambrano *infra*), je voudrais explorer une autre piste, qui nous conduira « au bord » de l'événement. Adopter l'expérience migratoire ou exilique comme analyseur des expériences de plus faible intensité (ou considérées comme telles par un observateur « détaché ») n'est au fond que rendre justice à des pans d'histoire trop souvent effacés, tant celle-ci est souvent écrite par les vainqueurs. L'expérience des vaincus, quand elle se fait souffrance ou trauma, semble alors ressortir d'une faillite de l'histoire, qui enkyste la mémoire, faute de mise en récit autorisée. « Ce temps qui ne passe pas » (Pontalis, 1997) échappe à l'expérience partagée. Elle ne serait que souffrance si quelques philosophes ne rappelaient pas que « l'exil est la patrie de la pensée » (Axelos, [1983], 2014).

Les questions, à la fois éthiques et cognitives, posées par ce passage aux limites sont notamment les suivantes : une épistémologie commune au temps de la vie ordinaire et à celui de la souffrance biographique ou historique est-elle possible<sup>2</sup> (Leclerc-Olive, 2010) ? Comment ne pas reconduire dans les textes académiques les exclusions que l'on déplore dans la société, en tant que citoyenne ou citoyen ?

Peut-on adopter des catégories d'analyse qui n'excluent aucune expérience, aussi « inouïe » soit-elle ? Commencer de répondre à cette question et esquisser quelques pistes requiert d'identifier ce que j'ai appelé plus haut ces « épistémologies sédentaires », ces attitudes épistémiques faites de catégories naturalisées. Cet article, qui participe à cette ouverture de chantier, mettra l'accent sur quelques aspects parmi les plus souterrains (sans doute les plus

---

2 De faire place de manière positive au niveau épistémologique, à la mobilité, c'est-à-dire se rendre capable de penser ensemble sédentarité et mobilité, ne signifie évidemment pas que l'on s'aligne sur les canons de la pensée néo-classique qui, à l'inverse des sociologies sédentaires, ignore tout phénomène de résistance à la mobilité.

difficiles e dénaturiser) de ces épistémologies : la spatialisation de la pensée – c'est-e-dire l'oubli de la rugosité du temps au profit d'un temps lisse, newtonien, kantien – au détriment de l'inséparabilité du temps et de l'espace que la physique einsteinienne a mathématiquement explicité : que deviennent les problématiques de l'attachement lorsque plus rien ne légitime épistémologiquement l'introduction d'une référence absolue, comme l'origine territoriale, par exemple ? Entendons-nous bien : qu'un grand nombre de personnes déclarent pour elles-mêmes et pour d'autres le caractère sacré des origines ne découle pas que nos grilles d'observation et d'analyse doivent d'emblée faire de ce point de vue le système de référence de la science. « Voir » le monde à partir d'une pensée « nomade » (Singleton, 2001) semble e première vue tout aussi légitime. Nous reviendrons sur ce point ultérieurement, mais nous devinons que s'inviteront dans le débat des notions comme l'errance, l'aléatoire, le doute, l'indéterminé, le paradoxe, l'événement...

Pour l'heure, admettons simplement qu'il est légitime d'éclairer l'expérience du « changement radical » induit pas les transformations urbaines, par un passage e la limite, en thématissant cette expérience poussée e son comble, sous les traits de l'exil et de la patrie perdue.

## AU CŒUR DE L'EXIL, UNE LUEUR

Il est classique d'affirmer l'attachement universel des agriculteurs à leur terre (Jean, 1993) et celui des habitants de zones urbaines, avec une moindre intensité, e leur quartier ou leur ville (Guérin-Pace, 2006). Nous serions tous liés naturellement e des territoires ou des lieux.

Face à l'extension et à la fragmentation des espaces de vie liées à une mobilité croissante, les attaches locales sont de plus en plus mises en avant. Nous « appartenons » à ces lieux, qu'il s'agisse du pays d'origine comme source d'identification, ou de l'endroit où l'on vit, dans un rapport plus différencié : de la simple « inscription spatiale » e un « attachement marqué ». (Guérin-Pace, 2007 : 151)

Si l'intensité et le périmètre de cet attachement sont variables, en revanche le besoin d'attachement territorial est ici naturalisé, comme donnée immuable caractéristique de toute expérience humaine. La migration, l'exil ne sont alors que violence, privation, perte, négativité. A la théorie psychologique de l'attachement du jeune enfant à une personne qui prend soin de lui<sup>3</sup>, est

---

3 Le terme « attachement » a connu une première carrière scientifique en psychologie pour désigner la relation d'un jeune enfant avec au moins une personne qui prend soin de lui de

adjointe ici une dimension spatiale, non négociable, hors jeu social : une sorte d'absolu, d'essence qui introduit un paramètre identitaire hors de toute action de la personne. Au motif que l'une des premières questions posées à la personne étrangère porte souvent sur le lieu « d'où elle vient » (ambiguë à souhait !), on affirme deux choses : qu'il y a un lien de détermination de l'identité de la personne exercé par ce lieu, et surtout, on performe une notion substantielle d'identité (Guérin-Pace, 2006). Ce type d'épistémologie qui adosse les notions sociologiques à des données « naturelles » mérite discussion. Notons pour l'heure que la notion d'enracinement (concept dynamique) défendue par Simone Weil au plus fort de l'occupation allemande, à un moment historique de « déracinement » sans déplacement, s'appuie sur une conception des « racines » où l'absolu du territoire n'est pas séparé d'autres dimensions de l'expérience.

L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. (Weil, 1949 : 61)

Mais si l'exil venait à les rompre, l'enracinement dans le pays hôte n'en est pas moins, et paradoxalement, une exigence.

Chez les exilés qui n'oublient pas leurs pays – et ceux qui l'oublient sont perdus – le cœur est si irrésistiblement tourné vers la patrie malheureuse qu'il y a peu de ressources affectives pour l'amitié à l'égard du pays qu'on habite. Cette amitié ne peut pas vraiment germer et pousser dans leur cœur s'ils ne se font pas une sorte de violence. Mais cette violence est une obligation. (*idem* : 261)

Plus radicalement, Marc Breviglieri rappelle que « la tentation de brûler les ponts derrière soi » (Simmel, [1911] 2002) peut accompagner l'expérience migratoire :

[...] bien que ces engagements aient le pouvoir de sourdre à distance, le déplacement migratoire peut présupposer ou faire venir de lui-même une matrice affective se rapprochant du désir de mobilité. Ce désir peut lui-même faire fonds sur une tentation de tourner la page, de s'évanouir d'un monde pour que le surgissement corrélatif dans un ailleurs soit d'autant plus sensible. Il serait réducteur d'ignorer ce principe animateur sous prétexte que des points d'adhérence au lieu d'origine généralement subsistent. Le considérer dans son

---

façon cohérente et continue et dont il a besoin, pour connaître un développement social et émotionnel normal.

importance c'est admettre que la mobilité du migrant lui offre non seulement la possibilité de changer de cap, de modifier ses points de vue ou d'ouvrir des perspectives inédites, mais qu'elle peut aussi avoir partie liée avec la rupture des engagements le tenant lié à sa communauté d'origine. En réalité, tout déplacement migratoire a la potentialité de réorienter l'existence et de marquer un tournant de vie radical et définitif. (Breviglieri, 2010 : 67)

En effet, sans même rappeler que le voyage a été et reste encore une expérience de formation, les déplacements, voulus ou imposés, sont également associés à un enrichissement de la pensée. Les migrations estudiantines des universités médiévales, les traditions familiales, tant des familles aisées européennes que de certaines familles sub-sahariennes, font du voyage, universitaire mais pas seulement, un moment d'apprentissage social important. Et des philosophes, ayant connu l'exil, font de cette expérience l'inspiration majeure de leur œuvre.

Maria Zambrano, auteure de *El exilio como patria*, dissèque cette expérience exilique où elle distingue l'accomplissement du déracinement (*destierro*) et le commencement de l'exil (*exilio*). Avant même l'exil, il y a expulsion, expulsion

de son lieu primitif, ce qu'on appelle une patrie, sa propre maison, son bien propre, même si c'est le pressoir de la misère elle-même. Et dans l'expatriement on se sent sans terre, la sienne, et sans rien d'autre qui puisse se substituer à elle. (...) Le fait de se retrouver déraciné ne fait pas ressentir l'exil, mais avant tout l'expulsion. (Zambrano, 2006 : 63)

Au plus profond de l'exil, une inspiration, parfois...

Avec la douleur du déracinement, la mémoire des êtres chers laissés derrière soi, malgré l'évidence de la perte, au cœur même du désert,

l'exil est le lieu privilégié pour que la patrie se découvre, qu'elle se découvre elle-même dès lors que l'exilé a cessé de la chercher. (...) Dès lors qu'il se sait sans elle, sans souffrance aucune, dès lors qu'il ne reçoit plus rien, rien de la patrie, alors elle lui apparaît. [...] Ce n'est que dans quelques îles qu'émerge la véritable patrie et elle crée l'exil [...]. C'est un souffle qui sans arriver encore à la parole énonce un *Incipit vita nova*. (Zambrano, 2006 : 71)

Ce souffle, aussi ténu soit-il, est porté par Camus à son point d'incandescence, à la fois limite et paradoxe, dans son essai sur l'Absurde qu'il conclut par cette invite : « Il faut imaginer Sisyphe heureux ». Signe infinitésimal, au bord du gouffre, mais vivre malgré tout, dans le paradoxe, « là où les mots font défaut ». A distance de l'univocité de la pensée « représentative », l'exil « requiert un autre type de penser qui, sur un mode très héraclitéen, se risque sinon à la contradiction, du moins au maintien de l'accord discordant, à l'union simultanée des contraires », écrit Servanne Jollivet, à propos de la philosophie de l'itinérance de Kostas Axelos. Il faut



inventer « une langue qui ne fixe pas » (Axelos, 2014), qui fait toute sa place à l'ambivalence, qui tolère l'ambiguïté, qui « ne dissimule pas sa propre vulnérabilité », pour faire place à l'« amicalité » (*idem* : 11).

« Si he perdido la vida, el tiempo, todo  
lo que tiré, como un anillo, al agua,  
si he perdido la voz en la maleza,  
me queda la palabra. »  
*En el principio*<sup>4</sup>  
Blas de Otero

## CHASSE DE LA VILLE

Ce 17 avril 1975 quand les troupes des Khmers rouges ont pris le contrôle de Phnom Penh, à chaque coup de feu, un tremblement me parcourait le dos. Les soldats, dont beaucoup étaient très jeunes, ordonnaient aux habitants de quitter leur maison pour seulement trois jours, même les malades des hôpitaux devaient partir sans avoir reçu d'informations claires. Ma famille s'est abîmée dans notre maison toute la nuit, espérant que la situation évoluerait. Pour notre malheur, la capitale qui jusqu'alors était si vive et animée, est devenue une ville fantôme. » « Les seuls êtres humains encore vivants à Phnom Penh étaient les Khmers rouges qui traquaient les citoyens de maison en maison. Au deuxième jour, mon père décida alors de partir. Mes parents et les autres membres de la famille durent transporter de lourds et encombrants paquets contenant leurs effets personnels. Nous prîmes la route 3, marchant jusqu'au district d'Angkor, la ville natale de mon père. Les mots ne peuvent pas décrire la souffrance et l'horreur infligées aux victimes, ils peuvent juste dire la rupture avec le passé et donner un aperçu des intentions primaires des Khmers rouges : expulser tous les habitants de Phnom Penh vers les zones rurales.

Mak Remissa, qui a alors 7 ans, témoigne pour la première fois<sup>5</sup> de cet événement tragique, inouï, indigne, de génocide au cours duquel il a perdu une grande partie de sa famille. Nommer l'événement – dire la rupture irréversible – sans pour autant pouvoir le mettre en intrigue : à cette narrativité impossible – empêchée en ce qu'elle banaliserait l'insensé – se substitue une série de tableaux de papiers déchirés, où les scènes sont noyées dans des brumes, dans des volutes de fumée qui troublent le décor – le contexte, cette histoire qui échappent à l'emprise des mots.

4 « Si j'ai perdu la vie, le temps, tout/ce que, bijou, j'ai jeté à l'eau/Si j'ai perdu la voix dans les fourrés/Il me reste la parole. » *Au commencement*, Blas de Otero (traduction personnelle).

5 Médiapart a mis à disposition de ses lecteurs quelques images de l'exposition d'œuvres graphiques, organisée à Phnom Penh pour commémorer l'invasion de la ville par les troupes de Pol Pot, il y a 40 ans. Ces phrases accompagnent les mises en scènes de papiers déchirés réalisées par Mak Remissa.

« Ce qu'on ne peut pas dire,  
on ne peut pas le taire »

*Histoire et trauma*

F. Davoine et J. M. Gaudillière

## INDEXICALITÉS SPATIALES : TERRITOIRE ET ANCRAGE

« L'universel, c'est le local moins les murs » écrivait le poète portugais Miguel Torga (1986). Si cette assertion peut être interprétée de multiples manières, elle laisse entendre cependant qu'un usage courant de terme « local » le conçoit toujours déjà muni d'une clôture. Au lendemain de la Révolution des Œillets, en 1975, l'auteur déclare en effet :

J'ai envie de fuir, d'abandonner cette patrie que plus personne ne sait reconnaître, grammaticalement, civiquement et humainement [...]. Mais comment faire ? [...] Pétris que je suis de valeurs morales, sentimentales, telluriques, intellectuelles et autres, je suis attaché au sol natif par des amarres indestructibles. [...] je suis le prisonnier irrémédiable d'un pénitencier de valeurs si imprégnées dans ma physiologie que, loin d'eux<sup>6</sup>, je ne serais qu'un cadavre qui respire<sup>7</sup>. (Vieira, 2010 : 49)

Il est ici attaché à un territoire, riche de sa langue, de sa lumière, de ses paysages, de ses villes.

Cependant, s'il est « prisonnier » en quelque sorte de son territoire, Miguel Torga écrivait déjà, en 1943<sup>8</sup> : « Ce n'est qu'après avoir mesuré ses propres caractéristiques et les avoir ensuite mêlées dans le grand feu universel que n'importe quel homme peut se sentir à la fois citoyen de Trás-os-Montes et citoyen du monde ». Miguel Torga a passé cinq ans dans une plantation de canne à sucre au Brésil avant de revenir au Portugal pour y poursuivre ses études et devenir médecin. L'aphorisme cité plus haut exprime cette double signification accordée aux références spatiales. Trás-os-Montes<sup>9</sup> est à la fois le territoire auquel il est indéfectiblement attaché, mais également l'ancrage à partir duquel il porte un regard sur le monde. Le territoire (doté d'une étendue géographique mais à laquelle il ne se réduit pas) n'est bien qu'une des figures spatiales mobilisées par Miguel Torga. Trás-os-Montes est aussi et en même temps, de manière presque paradoxale, un site, un point d'ancrage à partir duquel se pense l'universel. Deux indexicalités, deux figures spatiales –

6 Il vient de citer « le Marão, le Douro, le Mondego, la lumière de Coimbra, la bibliothèque et les voyelles de la langue ».

7 *Diário* XV, 1977. Cité par Domingos Lourenço Vieira (2010 : 49).

8 *Diário* II, 1943. Cité par Domingos Lourenço Vieira (2010 : 46).

9 Trás-os-Montes est la région continentale portugaise au nord-ouest du pays, la plus isolée et la plus éloignée de la capitale.

une étendue et un point<sup>10</sup> – qui spécifient deux modes différents de se rapporter aux lieux. A ces deux modalités d’ancrage correspondent des projets politiques largement discordants mais ce n’est pas l’objet de cet article (Leclerc-Olive, 2006). Notons seulement que le territoire saisi dans son étendue (et aux clôtures implicites) est d’abord affaire d’énoncé, et partant de posture objectivante, tandis que l’ancrage, comme site d’un point de vue sur le monde est évidemment plutôt affilié à l’énonciation, elle-même possiblement singulière, mais promise à un dialogue avec autrui. L’unicité de l’ancrage – le lieu d’où l’on parle – n’interdit pas la multiplicité et l’intrication des territoires sur lesquels porte l’énoncé.

Pour illustrer cette hypothèse, je propose d’analyser les références spatio-temporelles inscrites dans une affiche (Fig 1), présentée par Anahi Alvisio-Marino (2013) dans un article consacré aux expériences « transnationales » des artistes yéménites ayant fait leurs études supérieures à Moscou.



Figure 1 - Brochure from Ilhām al-‘Arashī’s Master thesis’ exhibition, Moscow, 1990. Crédits : Courtoisie de l’artiste. URL : <http://cy.revues.org/docannexe/image/2229/img-4.jpg>

10 Qui fait écho à la dualité irréductible de la durée et de l’instant.

Cette affiche, présentée en 1990 par Ilhām al-'Arashī, pour soutenir la thèse qu'elle a préparée à l'Institut Surikov de l'Académie des Arts de Moscou, présente à la fois l'histoire du Yémen (calligraphie arabe, architecture typique de Sana'a, costume traditionnel, etc.) mais aussi l'alphabet cyrillique, choix du noir très en vogue à Moscou dans les années 1980, même si la culture russe n'est pas évoquée graphiquement. On y perçoit la distinction entre le territoire évoqué dans la composition et le lieu d'ancrage de la production de l'œuvre à travers les indexicalités linguistiques dans l'affiche elle-même et dans la légende de l'image : « Pour les 20 ans de la création de la société d'amitié Yemen-URSS ».

Cette indexicalité spatiale plurielle, semble souvent occultée dans les recherches sur les attachements urbains. Si bien que l'unicité de l'ancrage vient à contaminer toute référence spatiale – et si on doit en concevoir une pluralité, celle-ci devient forcément séquentielle. On voit poindre une conception particulière du temps, appelée par cette pensée simplificatrice des lieux. Les questionnements relatifs à la communauté ou au territoire « d'origine » surgissent en effet : est-ce « celle où l'on naît » ou celle « d'où l'on vient » ? (Breviglieri, 2010 : 66).

Avant d'utiliser cette acception du lieu, comme ancrage de l'énonciation ou de l'action situées, pour donner corps et légitimer les propositions épistémologiques<sup>11</sup> esquissées pour conclure cet article, il convient à présent de se tourner vers les attitudes épistémiques implicites relatives aux temporalités. Notons que l'organisation de mon argumentation est imposée par ces épistémologies sédentaires elles-mêmes qui voient le temps et l'espace comme deux catégories autonomes (que ce soit dans la tradition kantienne comme des formes *a priori*, ou comme concepts empiriques donnés par l'expérience). Mais ce dualisme hérité de la physique classique (et des philosophies qui lui sont affiliées) a déjà commencé d'être invalidé. Il n'est évidemment pas question, comme nous le verrons plus loin, de nier l'utilité d'un concept de temps continu, linéaire, homogène et vide. Mais en revanche la question reste posée de la naturalité de cette figure temporelle et de son adéquation allant de soi à l'expérience biographique. C'est à travers la narrativité de cette expérience qu'elle sera examinée ici.

#### LE TEMPS ABSOLU COMME OUBLI DE L'ÉVÈNEMENT : LA TYRANNIE DE LA CONTINUITÉ

« Les faits ordinaires sont alignés dans le temps, enfilés sur son cours comme des perles. Ils ont leurs antécédents et leurs conséquences, qui se poussent en boucle, se talonnent sans cesse et sans intervalle.

11 Celles-ci s'inspirent des philosophies de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, qui se sont nourries de la révolution einsteinienne.

Mais que faire des événements qui n'ont pas leur place définie dans le temps, des événements arrivés trop tard, au moment où le temps avait déjà été attribué, partagé, pris, et qui restent sur le carreau, non rangés, suspendus en l'air, sans abri, égarés ? Le temps serait-il trop exigu pour contenir tout ce qui se passe ? Peut-il arriver que toutes les places du temps soient prises ? »

*Le sanatorium au croque-mort*

B. Schutz

A l'hypothèse d'un temps absolu continu, linéaire, homogène et vide portée par de nombreuses philosophies, correspond la croyance, fréquente en sciences sociales, qui postule que la recherche de continuité (ou a minima de cohérence) est une donnée anthropologique (Mead, [1929] 2012, Ricœur, 1983). « Touchant à l'identité narrative, elle met en rapport un ensemble d'éléments passé à partir desquels se trace une « continuité intérieure » et s'atteste un maintien de soi relatif à une cohésion de vie qui s'approprie les ruptures imposées par le déplacement », écrit Marc Breviglieri (2010 : 58). On sait la forte conviction de Paul Ricœur selon laquelle la « concordance » finit par absorber les « discordances » de la vie. Simmel est plus nuancé : « Il y a un conflit inconciliable en nous entre le hasard et la nécessité, entre la donnée fragmentaire venue de l'extérieur et le sens global d'une vie qui se développe par l'intérieur » (Simmel, [1911] 2002 : 74). Cette vie intérieure, que nous expérimentons quotidiennement, où l'on saute d'une idée à une autre... L'hypothèse de l'existence d'un temps comme réalité substantielle est tellement forte que pour thématiser ce qu'il appelle « aventure » – « un hasard fragmentaire » (Simmel, 2002 : 76) – Simmel recourt à des formules qui évoquent le fragment subtilement narquois cité plus haut : « [...] par le terme aventure nous tenons toujours à désigner un événement qui est bien au-delà de l'événement brutal dont le sens nous reste extérieur, qu'il ne l'est de la série vitale et continue dans laquelle chaque chaînon contribue à donner au chaînon qui le suit un sens global » (*idem* : 75). Et des événements sont parfois tellement traumatiques que leur mise en récit s'avère impossible. Face à l'injonction paralysante – « ne pas taire ce que l'on ne peut pas dire », la parole prise malgré tout, alors que l'on est empêtré dans une tourmente traumatique, s'évalue d'abord à son authenticité, avant toute prétention représentative.

Slavoj Žižek nous le rappelle :

Il faudrait faire la distinction entre la vérité (factuelle) et l'authenticité : ce qui rend authentique le témoignage d'une femme violée (ou tout autre compte-rendu d'un événement traumatique) c'est précisément son manque de fiabilité factuelle, son imprécision et son incohérence. Si la victime était capable de raconter son calvaire avec clarté, énonçant les faits dans une chronologie parfaitement ordonnée, la qualité même de sa narration nous la rendrait suspecte. Ici, le problème va de pair avec sa solution : les incohérences du récit du sujet traumatisé attestent l'authenticité de son témoignage, puisqu'elles prouvent que la nature même des

événements rapportés à « contaminé » le bon déroulement de leur énonciation. (2012 : 11)

L'hypothèse de continuité, trait fondamental du concept de temps absolu – comme réparation toujours disponible du fragmentaire ou comme trait inhérent au monde – qui s'incarne notamment dans ce postulat de narrativité, a fait l'objet de critiques, rares mais convaincantes. Comme le souligne Strawson (2004), cette possible narrativité de l'expérience a une double dimension épistémologique et normative : elle affirme en effet à la fois que c'est ainsi que les choses se passent – nous recherchons continuité ou cohérence – et qu'il est bon que nous recherchions à (r)établir des continuités si d'aventure les aléas de l'existence venaient à en rompre les stabilités. Pourtant, bien plus qu'à un parcours continu soumis à des ébranlements sporadiques, il semble bien que l'expérience, biographique ou historique, soit plutôt fragmentée : « Aucun ne fait certain dessin de sa vie, et n'en délibérons qu'à parcelles. [...] Nous sommes tous de lopins et d'une texture si informe et diverse, que chaque pièce, chaque momant fait son jeu » (Montaigne, 1965 [1595]).

Peut-on se glisser entre l'expérience et ces opérations de lissage (raboter les aspérités) et de ravaudage (combler des vides) produites dans l'après-coup, pour en restituer la rugosité ou le caractère fragmentaire ? Ce « travail de la continuité », qui escamote non seulement le vif du présent, mais plus radicalement encore les paradoxes inhérents aux expériences exiliques ou migratoires, les rend du coup « inouïes ». Cette « censure théorique » entrave la transmission des expériences-limites, rendant « étrange » celle qui déroge aux épistémologies sédentaires qui propulsent la narrativité (et ses formes de continuité) au rang de paramètre naturel, faisant de la fragmentation un désordre. Alors qu'une épistémologie adossée à la catégorie de l'événement (notion bien évidemment polysémique) semble permettre de restituer de manière plus adéquate, moins altérée, le fragmentaire, le discontinu, la pluralité simultanée des lieux et des temps, les paradoxes apparents.

Les migrants parviennent à maintenir à distance et à activer quotidiennement des relations qui s'apparentent à des relations de proximité. Le lien virtuel par téléphone ou par mail permet aujourd'hui [...] d'être présent auprès de sa famille, des autres [...] là-bas, au pays ou ailleurs. (Diminescu, 2006 : 278)

Notons au passage que les métriques du monde social ne sont plus newtoniennes même si cet exemple a été convoqué pour faire sentir que c'est à partir de la rencontre – l'événement – que s'organisent des temporalités diverses, ici et là-bas.

Pour clore ce paragraphe sur le temps, je voudrais lever une objection qui ne manquera pas d'être formulée : pourquoi remettre en cause la continuité du temps alors qu'il semble toujours possible de recourir à une telle

représentation ? Pour ce faire je me servirai d'un support heuristique que j'ai maintes fois utilisé dans le cadre de mes recherches sur « le » biographique, et que l'on appelle abusivement « ligne de vie ». On pourrait évidemment citer ici toutes les personnes qui, malgré la demande du chercheur, ne tracent pas de « ligne », mais dessinent un graphisme complexe ou tracent plusieurs lignes (Leclerc-Olive, 1997 : 122). Je prendrai un exemple qui montre comment opère cette réduction du caractère fragmentaire de l'expérience biographique à une représentation continue, souvent induite par la demande du chercheur.

## RETOUR DE KIEV

Une ligne de vie (Fig. 3), en un sens, est une sorte de « sismographe<sup>12</sup> » des émotions, et la hauteur des « sommets » est à la double mesure des attentes et des déceptions.

Gabriel Cissé (Leclerc-Olive, 2015) a fait ses études supérieures en URSS, à Kiev, de 1978 à 1985. Originaire du Sahel, ses études littéraires et linguistiques doivent en principe lui permettre d'entrer dans la fonction publique sénégalaise. Bien que son père soit malien, c'est en effet le Sénégal (sa mère est sénégalaise) qui lui a permis d'accéder à cette bourse. En tant qu'étudiant étranger, Cissé jouit d'une liberté de circulation (voyages en Europe) et de moyens financiers (bourse soviétique complétée par une bourse du pays d'origine) auxquels les étudiants russes et ukrainiens n'ont pas accès. Surtout, comme beaucoup d'autres étudiants africains, son séjour en URSS est douloureusement émaillé d'offenses racistes, dont il garde un souvenir tragique. Au final, malgré les adversités, Cissé réussit ses examens et rentre au pays. Mais contrairement à ses attentes, le poste espéré n'est pas au rendez-vous. Il finit par accepter des emplois d'enseignant, au Mali ou en Côte d'Ivoire. Ce retour au pays, qui déçoit ses attentes, le conduit à porter un regard rétrospectif sur son expérience. Il rédige une nouvelle – autobiographie fictionnelle<sup>13</sup> aux titres révélateurs (Fig. 2) – qui raconte les souffrances et les tourments vécus.

12 La métaphore du sismographe est cependant trompeuse : à la différence de toute forme d'enregistrement d'un phénomène (électrocardiogramme, sismogramme, etc.), le tracé d'une ligne de vie est dûment informé de l'avenir : c'est une trace graphique référée à une totalité avant d'être séquentielle, comme le sont les enregistrements sismographiques.

13 La tonalité générale de la nouvelle est conforme à ce qu'il a relaté au cours des entretiens biographiques approfondis réalisés par ailleurs. En revanche les identités culturelles du personnage principal de l'auteur sont singulièrement différentes.

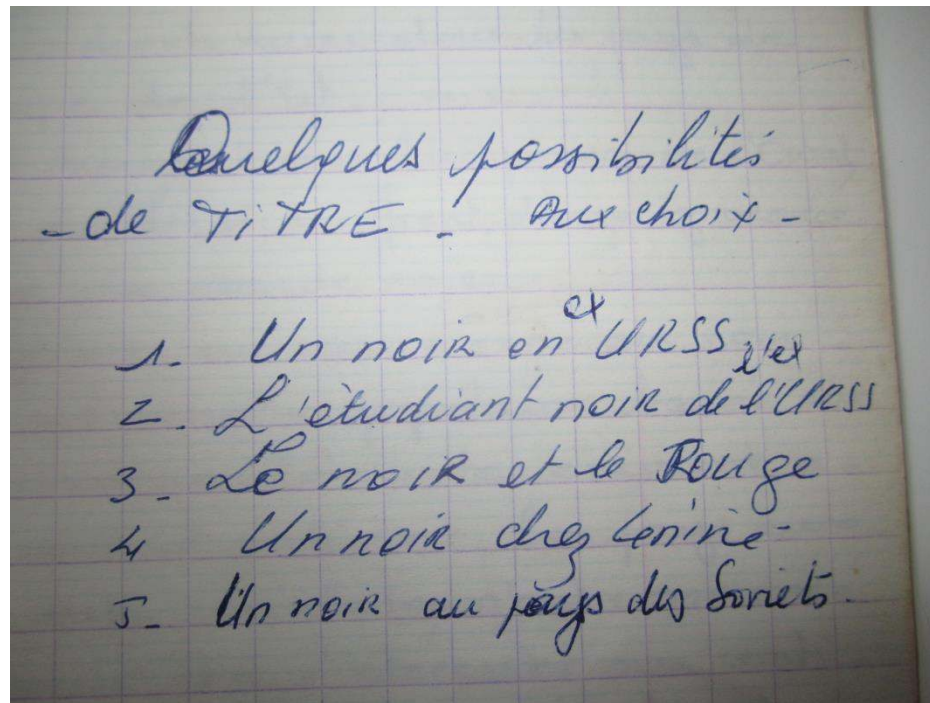
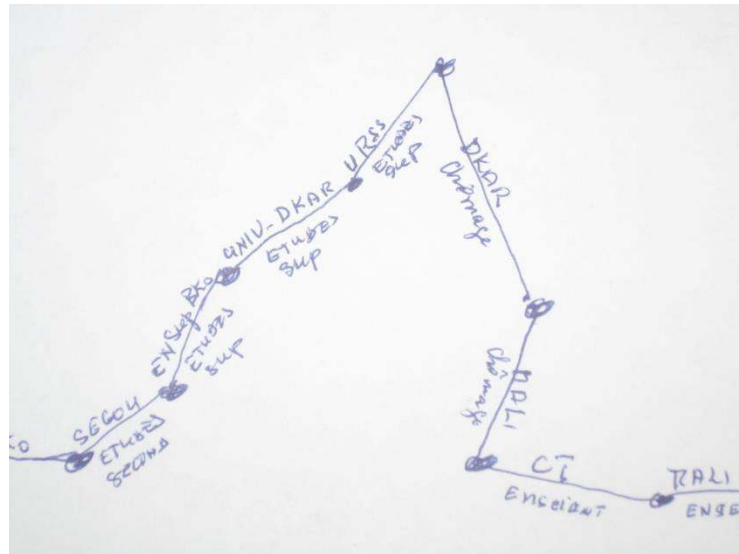
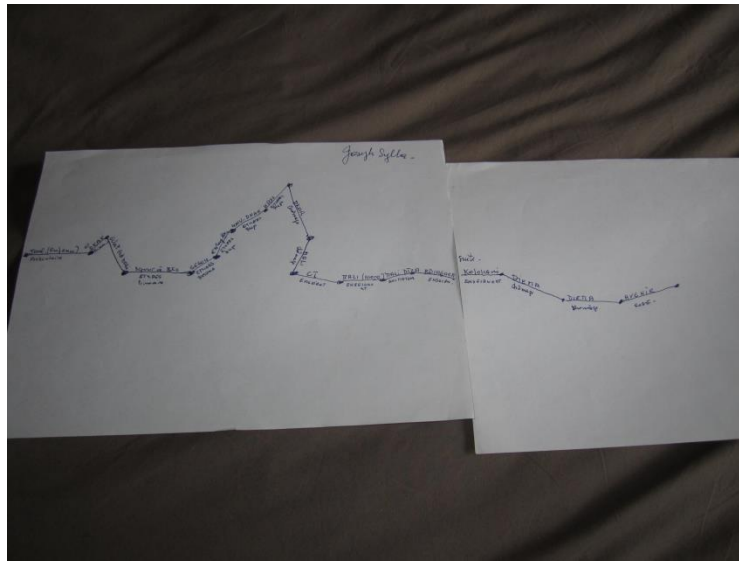


Figure 2 - Titres proposés par Gabriel Cissé. Crédits : Michèle Leclerc-Olive.

Lorsque Gabriel Cissé trace plus tard la ligne de vie qui lui est demandée, le séjour à Kiev, sommet de l'ensemble du tracé, apparaît non seulement comme une phase ascendante, mais comme la partie de son existence la plus positivement évaluée – toute chose qui contraste avec le récit qui en est issu. Tracer une ligne de vie spatialise le temps, et, par là, le dénature. Le séjour à Kiev de Cissé est un fragment biographique dont la nature est paradoxale : la consigne graphique reçue comme une injonction de continuité gomme cette ambivalence de l'événement<sup>14</sup>. Il faudrait, pour être complet, montrer que la nature de l'événement ne lui est pas intrinsèque et que ce qui advient dans l'après-coup peut la bouleverser profondément. L'expérience biographique de Gabriel Cissé et ses récits, ont fait l'objet d'un long article (Leclerc-Olive, 2015). Je n'y reviens pas ici. Contentons-nous de noter que cette ambivalence se retrouve dans de nombreux récits d'étudiants africains ayant suivi une formation universitaire en URSS : niveau de vie meilleur que celui des étudiants soviétiques, liberté de circulation, qualité de l'enseignement, mais aussi racisme, faible reconnaissance des diplômes au retour, etc. En général, l'évaluation globale dépend plus de la carrière de l'ancien étudiant que de l'expérience elle-même : « le régime soviétique, on savait à quoi s'en tenir. On n'a pas été surpris. On y allait pour acquérir une formation, c'est tout ». La signification des événements marquants, elle aussi « devient ».

14 En témoignent les deux textes publiés par Anny Duperey, à un an d'intervalle, et qui « dévoilent » la mutation d'un récit de catastrophe biographique (Leclerc-Olive, 2010).





Figures 3 - Ligne de vie de Gabriel Cissé. Crédits : Michèle Leclerc-Olive.

Revenons à l'objection que je souhaitais anticiper. Ce fragment d'expérience de Gabriel Cissé et ses représentations montrent que rien n'interdit de produire une représentation « continue ». Rien n'empêche de réduire la complexité temporelle d'une expérience et de lui imposer une conception linéaire, continue ; rien n'interdit de la projeter sur une ligne tracée dans un plan. De même que l'on peut toujours « dérandomiser » un phénomène aléatoire ne serait-ce par exemple qu'en lui imposant un paramétrage binaire (Leclerc-Olive, 2014). La continuité de la ligne de vie est entièrement contenue dans la question du chercheur. La difficulté n'est pas de projeter sur un espace simplifié (linéaire par exemple), c'est de trouver une projection qui réduit le

moins possible cette complexité<sup>15</sup>. En spatialisant linéairement les dimensions temporelles des phénomènes, on s'interdit de rendre visible les effets rétroactifs induits par un nouvel événement, oubliant que le temps historique n'est pas celui d'un simple processus (Leclerc-Olive, 2010).

Nous voilà arrivés à la partie conclusive de cet essai qui, comme je l'avais annoncé au début, s'est fixé comme objectif de donner à penser, afin que se dévoile ce chantier à peine entrouvert.

## POUR UNE ÉPISTEMOLOGIE DU FRAGMENTAIRE

D'autres auteurs avant moi, ont tenté d'échapper aux tyrannies de la pensée séculaire. Je voudrais contribuer modestement à ces efforts épistémologiques en restant fidèle au souhait éthique d'accorder à toutes les expériences humaines, aussi inouïes soient-elles, les mêmes catégories d'analyse.

D'un côté on a rappelé la dualité des références spatiales, à la fois territoire (comme objet de discours) et ancrage (à partir duquel représentations et récits ordonnent le monde). De l'autre, la spatialisation du temps, et plus encore la croyance en un temps absolu et linéaire, a montré ses limites dès lors que l'on ne veut pas oublier le caractère fragmentaire (et possiblement inouï) de l'expérience biographique, inéluctablement marquée au sceau du paradoxe.

Comment prendre ensemble continuité et discontinuité, territoire et ancrage, inouï et fulgurance ? Comment renoncer aux dualismes ontologiques qui expulsent les paradoxes dans l'impensable ?

Les recherches sur les événements biographiques (Leclerc-Olive, 2010), montrent que ceux-ci enchevêtrent de manière fractale (réduire l'échelle d'observation ne réduit pas la complexité) ce que les philosophes d'inspiration cartésienne nomment le subjectif et l'objectif, l'esprit et le corps, la nécessité et le hasard, le temps et l'espace. On peut, à la suite de Marc Bessin (2010), ajouter la raison et les émotions, le normal et le pathologique, le féminin et le masculin.

---

15 Le site de Jean-François Colonna, <http://www.lactamme.polytechnique.fr/>, nous introduit dans ce monde merveilleux des représentations des phénomènes complexes, notamment ceux que l'on range sous la catégorie des chaos déterministes. « Les Mathématiques peuvent être vues comme un "instrument d'optique" révolutionnaire, comme le furent en leur temps le microscope et le télescope. Leur redoutable efficacité, assistée par la puissance de calcul et de visualisation de nos ordinateurs, a permis à l'expérimentation virtuelle d'envahir nos laboratoires, nos usines et nos maisons (par le biais des jeux vidéos). Les images animées alors produites sont de véritables champs d'observation que l'œil, toujours prompt à réagir, explore dans l'espoir d'une découverte : quelques exemples relevant de la diffusion bidimensionnelle, de la mécanique céleste ou encore de la géométrie fractale illustrent cela. Mais ces possibilités et ces succès ne doivent pas nous faire oublier, voire ignorer les difficultés sous-jacentes : la programmation, les nombres réels qui n'existent pas dans nos machines ou encore le fait que les chiffres n'ont pas de couleurs. »

Quitter le pays ou le quartier où l'on a toujours vécu mais où l'on est à présent menacé, est analysable comme une rupture (qui peut être datée) (Alaoui, 2009), mais aussi « comme un processus parce que, avant de devenir étranger chez les autres, on l'est d'abord chez soi » (Laacher, 2009 : 4). Les événements biographiques, tels qu'ils ont été appréhendés dans les enquêtes sur lesquelles s'appuie cet article, émergent simultanément aux deux grandes familles de pensée de l'événement considéré comme pure catégorie temporelle : l'événement comme rupture, comme vide, comme césure (Arendt, Nietzsche) et l'événement saturé d'occurrences, qui voisine avec les notions de présent spéculaire (James), de durée (Bergson), ou encore comme catégorie ontologique fondamentale (Mead, Whitehead). On peut soutenir que ce n'est pas tant l'événement qui arrive à l'individu que le sujet qui émerge de l'événement (Tassin, 2010).

Le concept d'« aventure », thématiqué par Simmel, l'« événement » de Bruno Schütz, sont autant de propositions qui, en dépit de la prégnance d'une conception classique du temps, tentent de faire place à l'expérience que nous avons appelée ici expérience fragmentaire.

Nous ne sommes pas complètement démunis pour développer ce chantier. Leibniz, par exemple, a apporté aux théories du temps une contribution souvent méconnue. Pour lui, le temps n'est pas absolu, mais relationnel ; sa réalité, purement idéale, exprime des relations de causalité entre les propriétés de choses (Anfray, 2007). Plus près de nous, Norbert Elias attire l'attention sur la variabilité des modalités sous lesquelles le temps est pensé. Des figures temporelles anciennes lui attribuent un caractère ponctuel et discontinu (Elias, [1984] 1996 : 102).

[...] on est passé d'une forme de détermination du temps ponctuelle, discontinue, liée aux situations, à une trame temporelle continue, aux mailles de plus en plus fines<sup>16</sup>, enserrant et conditionnant dans son universalité toute l'étendue des activités humaines » (*idem* : 106-107).

En tant qu'instrument pour organiser la vie des humains,

l'opération de "détermination du temps", consiste [...] à mettre en relation les aspects successifs présentés par au moins deux séries d'événements, l'une d'entre elles étant socialement normée afin de servir d'étalon de mesure des positions et des intervalles à l'intérieur de la succession d'événements que confortent les autres séries. (*ibid.* : 150)

Les invitations sont multiples pour ne plus considérer comme « primitives » ces figures du temps atomiques, discontinues, granulaires, ni radicalement

---

16 Elias semble confondre ici le concept mathématique qui sert à modéliser le temps dans les théories physiques, et le « maillage » des mesures qui rencontre des quanta de temps.

« autres » ces sociétés qui organisent la vie quotidienne à l'aide d'un temps « *event-related* ». On peut noter, après Øyvind Dahl (1995), que les figures temporelles de certaines activités gagnent à être décrites comme articulation d'une pluralité d'événements. Le taxi-brousse ne part pas à une heure fixée à l'avance, mais quand il est plein. L'événement « départ du taxi brousse », est l'entrelacement de plusieurs histoires individuelles, d'opérations techniques (l'arrimage d'objets hétéroclites sur le toit du véhicule, etc.), de possibles conflits de préséance, de négociations diverses, etc. Le départ est déterminé par la conjonction d'autres événements comme l'arrivée de personnes qui ne se sont pas concertées, l'occupation complète du véhicule et l'installation achevée des passagers.

Notons également que les événements biographiques et historiques ne peuvent se satisfaire de la dualité événement/action introduite par la philosophie analytique (Davidson, 1993). Comme le souligne Hannah Arendt, nous ne sommes pas les auteurs<sup>17</sup> de nos vies :

Bien que chacun commence sa vie en s'insérant dans le monde humain par l'action et la parole, personne n'est l'auteur ni le producteur de l'histoire de sa vie. En d'autres termes les histoires, résultats de l'action et de la parole, révèlent un agent, mais cet agent n'est pas auteur, n'est pas producteur. Quelqu'un a commencé l'histoire et en est le sujet au double sens du mot : l'acteur et le patient ; mais personne n'en est l'auteur. (1961 : 242)

Les événements dans lesquels on est pris – autant comme agent que comme patient – lors d'un plan de transformation urbaine présentent une complexité comparable à celle de l'exil (même si l'intensité – le tranchant – de l'événement est moins aigu), qui entremêle ce que l'on quitte, et ce que l'on sait (ou croit savoir) de l'endroit où l'on va, lui-même évalué en fonction d'une multitude d'aspects... faits eux-mêmes de données spatio-temporelles, d'histoires personnelles et collectives.

A côté de l'analyse « positiviste » de l'attachement et/ou du déracinement, il y a peut-être place pour une analyse de ces changements radicaux en tant qu'événements biographiques, qui mobilisent les complexités propres aux temporalités historiques : à la fois hasard ET nécessité, plis du temps (passé et présent intriqués), pluri-ubiquité (territoire évoqué et lieu d'énonciation)... L'expérience du changement n'est-elle pas au fond toujours empreinte d'indétermination, de complexité, de paradoxe ?

---

17 Cette indétermination de l'*agency* nous oriente vers les travaux sur l'attachement de Bruno Latour (2000). Mais le chantier ouvert ici s'émancipe radicalement des présupposés newtoniens qui les gouvernent. Latour considère sujet et objet (ontologie newtonienne des humains et non humains) comme des exemplifications d'une même catégorie, susceptibles de nouer entre elles diverses formes d'attachement, alors que cet article propose, conformément aux théories physiques contemporaines, de substituer aux « corps » les événements et leurs relations (Leclerc-Olive, 2012).

## BIBLIOGRAPHIE

Maryam ALAOUI HACHIMI, « Rupture et incertitude, deux invariants des trajectoires d'exil », Paris, *Eurorient*, n° 29, 2009, pp. 7-22.

Anahi ALVISO-MARINO, "Impact of Transnational Experiences. The Case of Yemeni Artists in the Soviet Union", *Arabian Humanities*, n°1, 2013 [en ligne]. URL : <https://cy.revues.org/2229>.

Jean-Pascal ANFRAY, « La théorie du temps de Leibniz », in Alexander Schnell (dir.), *Le temps*, Paris, Vrin, 2007, pp.91-114.

Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.

Hannah ARENDT, « Nous autres, réfugiés », in *La tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois, 1993.

Hannah ARENDT, *Edifier un monde. Interventions 1971-1975*, Paris, Seuil, Traces écrites, 2007.

Kostas AXELOS, *L'exil est la patrie de la pensée*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2014.

Kostas AXELOS, *Une pensée à l'horizon de l'errance*, Paris, Les belles Lettres, Encre marine, 2015.

Walter BENJAMIN, *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, Paris, Denoël, 2000.

Marc BESSIN, « Le trouble de l'événement : la place des émotions dans les bifurcations », in Marc BESSIN et al. (dir.), *L'enquête sur les bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010, pp.306-328.

Marc BREVIGLIERI, « De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle », *Revue européenne des migrations internationales*, 2010/2 Vol. 26, 2010, pp. 57-76.

Catherine COQUIO, « L'homme-sans. Poésie de l'indéterminé, histoire des exterminés », in Valérie DESHOULIERE (dir.), *Poétiques de l'indéterminé : le caméléon au propre et au figuré*, Clermont-Ferrant, Presses de l'Université Blaise Pascal, 1999, pp.381-403.

Øyvind DAHL, « When the Future comes from behind: Malagasy and other time concepts and some consequences for communication », *International Journal of Intercultural Relations*, vol 19, n° 2, 1995, pp.197-210.

Donald DAVIDSON, *Actions et événements*, Paris, PUF, 1993.

Françoise DAVOINE et Jean-Max GAUDILLIERE, *Histoire et trauma. La folie des guerres*, Paris, Stock, 2004.

Dana DIMINESCU, « Le migrant connecté. Pour un manifeste épistémologique », *Migrations-Société*, vol 17, n° 102, 2005, pp. 275-292.

Norbert ELIAS, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996 [1984].

Georges DIDI-HUBERMAN, Frédéric LAMBERT et François NINEY, « La condition des images », *MédiaMorphoses*, n°22, 2008 [en ligne]. URL : [http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/28239/2007\\_19\\_06.pdf?sequence=1](http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/28239/2007_19_06.pdf?sequence=1)

France GUERIN-PACE, « Lieux habités, lieux investis : le lien au territoire, une composante identitaire ? », *Economie et Statistiques*, n° 393-394, 2006, pp.101-114.

France GUERIN-PACE, « Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? », in Jean-Yves AUTHIER *et al.*, *Le quartier*, Paris, La découverte, 2007, pp.151-162.

Bruno JEAN, « Terre, territoire, territorialité : les agriculteurs et leur attachements au territoire », *Cahiers de Géographie du Québec*, Volume 37, n°101, septembre 1993, pp. 291-307.

Smaïn LAACHER, « Les temps de l'exil », Paris, *Eurorient*, n° 29, juin, 2009, pp. 3-7

Bruno LATOUR, « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement », in André MICOUD et Michel PERONI (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2000, pp.189-208.

Michèle LECLERC-OLIVE, *Le dire de l'événement (biographique)*, Villeneuve d'Ascq, Editions du Septentrion, 1997.

Michèle LECLERC-OLIVE, « Enquêtes biographiques entre bifurcations et événements. Quelques réflexions épistémologiques », in Marc BESSIN *et al.* (dir.), *L'enquête sur les bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010, pp.329-346.

Michèle LECLERC-OLIVE, « Expériences migratoires et épistémologies sédentaires », in Gilles FERREOL et Abel Halim BERRETIMA (dir.), *Polarisation et enjeux des mouvements migratoires entre les deux rives de la Méditerranée*, Bruxelles, E. M. E, 2013, pp.25-41.

Michèle LECLERC-OLIVE, « Décider sur les marchés financiers », *Communications*, n° 95, 2014, pp. 65-95.

Michèle LECLERC-OLIVE, « Un étudiant sahélien en URSS. Temporalités fragmentées et récits d'expérience », in Michèle BAUSSANT *et al.* (dir.), *Migrations humaines et mises en récit mémorielles*, Nanterre, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2015, pp.369-395.

George Herbert MEAD, « La nature du passé », in George Herbert MEAD, *La philosophie du temps en perspective(s)*, Paris, Editions de l'EHESS, 2012 [1929].

Michel de MONTAIGNE, *Essais I, II, III*, Paris, Gallimard, 1965 [1595].

Pierre OUELLET, *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Trait d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003.

Jean-Bertrand PONTALIS, *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1997.

Paul RICCEUR, *Temps et récit*, tome I, Paris, Seuil, 1983.

Paul RICCEUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

Abdelmalek SAYAD, *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.

Bruno SCHUTZ, *Le sanatorium au croque-mort*, Paris, Gallimard, 1974.

Georg SIMMEL, *La philosophie de l'aventure*, Paris, L'arche Éditeur, 2002 [1911].

Michael SINGLETON, *Pensées nomades. Penser nomade*, 2001 [en ligne]. URL : [http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/laap/documents/Penser\\_nomade.doc.pdf](http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/laap/documents/Penser_nomade.doc.pdf),

Galen STRAWSON, « Against Narrativity », *Ratio*, XVII, 2004, pp. 428-452.

Etienne TASSIN, « Evénements versus bifurcations : digressions philosophiques sur l'raison des miracles », in Marc BESSIN *et al.* (dir.), *L'enquête sur les bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, L'Éditions de la Découverte, 2010, pp.89-106.

Michel TORGA, *L'Universel c'est le local moins les murs*, William Blake & Co, 1986.

Domingos Lourenço VIEIRA, « Miguel Torga », *Diasporiques*, n° 9, 2010, pp. 46-50.

Simone WEIL, *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Grasset, 1949.

Muriel ZAMBRANO, *L'inspiration continue*, Grenoble, Jérôme Millon, 2006.

Slavoj ŽIZEK, *Violence*, Nîmes, Actes du Sud, 2012.

---

RÉSUMÉ : L'exil, la migration, ou plus banalement changer de ville, que ce soit par nécessité ou par choix, bouleverse visiblement les repères spatiaux de l'existence, mais ces changements, parfois radicaux, obligent le plus souvent à reprendre pied dans le temps, revisiter la mémoire, voire à reconstruire son histoire personnelle et un passé appropriable. Sur la base de quelques fragments d'expériences, cet article propose une réflexion épistémologique à propos des présupposés catégoriels qui encadrent la compréhension et l'analyse de ces événements marquants.

MOTS-CLÉS : événement, exil, déplacement, espace-temps, récit